

Libération

Corse, verdict à haut risque

Après l'arrestation de Colonna, l'échec du référendum, et les lourdes condamnations pour l'assassinat d'Erignac, les nationalistes parlent de «vengeance de l'Etat». Page 2

A Avignon, l'affliction

Au lendemain de l'annulation, les débats font rage dans la ville «endeuillée» par l'arrêt du festival. Mais le off continue. Pages 25 à 27



Police d'Irak à l'américaine

Si les attaques contre les GI se multiplient, elles font aussi des victimes parmi les policiers irakiens, désormais formés par l'armée américaine. Reportage. Pages 6 et 7

week-end Tout nu pour lutter

Le déshabillage en pleine rue, une forme de protestation qui fait mouche et attire les médias. Tour du monde de cette contestation radicale. Et toutes les rubriques du week-end. Pages 31 à 40

«Ici, Léo Ferré...»

À l'occasion des dix ans de sa mort, «Libération» publie six textes inédits du chanteur, écrits pour la radio en 1960. Cahier central



En répétition à Bobino, janvier 1969.

Léo là-haut



Dix ans après sa fête nationale mortuaire, le 14 juillet, qu'on commémore, Léo Ferré nous reste ou devient enfin familial. L'homme qui dormait avec les singes, qui «construisait des pissotières dans les étoiles» et en faisait toujours trop comme personne, nous donne de ses nouvelles. Elles sont bonnes : à 87 ans sonnés, le spectre d'*Avec le temps* nous emmerde, et nous transporte... Nous sommes en 1960, Léo Ferré écrit. Le jeunet de 44 ans fait ses comptes, il raconte. Ses images clignent, résonnent, on entend le grand Ferré lire sa «mémoire et la mère» en ondes courtes. Six nuits de ce janvier-là, Léo dit ses textes au micro, pour Europe 1. Six épisodes magnétiques de deux feuillets de vie noircis. Grâce au fils Ferré, Mathieu, qui a exhumé cette auto-interview inédite et nous l'a confiée, ces mots du Rutebeuf pop de *C'est extra* revivent, comme d'aujourd'hui, dans le quotidien *Libération*. Dont Léo Ferré fut une des bonnes fées, à peine Carabosse (punk?), penchées sur le berceau enragé, ça tombe bien. Vive Ferré.

Bayon

Un enregistrement aux studios Hoche (Barclay), début des années 1970.

Libé

« Ici, Léo Ferré ... »

En janvier 1960, à la radio, le chanteur se raconte six soirs de suite. Parfois violemment, souvent intimement. Six textes jamais publiés de et sur un artiste hors norme.

« Six bananes »

9 ans et demi, dans le train qui me conduisait au collège en 1925, pour arriver à ce collège il fallait passer une douane à une vingtaine de kilomètres de ma maison, de mes remparts. Ma maman avait mis dans ma petite valise six bananes. Ce qui, pour le régime qui allait être le mien désormais, ne constituait pas une provision formidable, mais simplement une provision d'amour maternel. Eh bien, on allait se charger de me contrôler.

Les frontières sont faites par les hommes pour les contrôler. On contrôle la drogue, l'or, les sous, les grandes personnes, on contrôle aussi les enfants et les bananes. Du moins, c'est ce que l'on faisait à cette époque-là, et à cette frontière précise. Un douanier voulut me confisquer les six bananes. Je refusai. Et soudain, envahi d'une sainte colère et conduit par un réflexe d'adulte, je pelai les six bananes et les mangeai, sous l'œil terrifié de cet imbécile. Qui fut pour moi le premier représentant de ce qu'on appelle la société. Je laissais les peaux en tas sur son comptoir, ce fut là mon premier geste d'homme. Dès lors, je saurais me défendre. Me défendre, il ne faut rien exagérer, cela est assez long, on apprend à se défendre en prenant des coups. Des coups, j'en pris pas mal, sur le dos et dans le cœur.

Les parents ne savent pas, s'ils savaient ils ne mettraient jamais leurs enfants en pension comme on dit, au bain comme je dis. Mes parents m'avaient mis là pour mon bien, moi j'y suis resté pour mon mal, et voilà. Si mon roman de la vedette pouvait servir à quelque chose, et que dès ce soir on ouvrait les portes des collèges, comme pour une fête interminable, et que les enfants rentraient chez leur mère dans un lit tout chaud, cela me ferait bien de la joie. Mon collège était triste et froid, l'hiver on ne s'y chauffait guère. A part l'infirmerie et la salle de musique, on y caillait littéralement. Moi je faisais partie de la fanfare et jouais du piston en si bémol. Les répétitions, les études de solfège, cela variait un peu le ton de mon existence. Mes copains étaient d'autres copains, des copains qu'on ne choisit pas. Comme dans les prisons, j'imagine, on y trouve des gens qui y sont déjà. C'est la lutte pour la vie qui com-

mence. Pour la bonne place, le bon endroit, la bonne portion de viande, la tartine de beurre quand on est à court. Remarquez qu'on se fait à tout. Quand je dis que j'étais malheureux, c'est vrai; si je vous dis maintenant que je m'installais dans mon malheur le mieux possible, comme dans un fauteuil, et que j'en prenais l'habitude, c'est vrai aussi. Dans les conditions de vie les plus détestables, l'homme arrive toujours à s'en sortir. Pendant huit années, je me suis durci: quand j'étais en pénitence, je rêvais, et m'inventais des filles formidables - le rêve, c'est la Cadillac du pauvre. Maman venait me voir tous les quinze jours. Quelle fête cela était pour moi, quand je la voyais arriver dans la cour. Je l'avais tant guettée, depuis trois, quatre jours, c'était drôlement bon. Elle me sortait, me parlait de la maison, et m'emmenait dans une crèmerie, où je buvais un chocolat bouillant et soufflé avec de la crème. Un jeudi, dans cette boutique à croisants chauds, j'ai découvert la musique, comme ça, bêtement. La radio jouait, et elle jouait bien. Cette chose miraculeuse qui sortait de la boîte, c'était la 5^e Symphonie de Beethoven. La crèmerie, ma maman, la musique, je n'étais plus en prison, j'étais avec les anges.

« Mon conservatoire inventé »

J'suis bon à rien, c'est la certitude que j'eus en sortant du lycée nanti de mes deux bichots, et quand j'essayais de faire quelque chose dans la vie. Comme il faut commencer par faire quelque chose de ses dix doigts, je fis six mois de stage dentaire. Comme ma sœur en faisait autant, nous pensions un jour nous installer ensemble. La fréquentation d'un cabinet dentaire et de son arrière-boutique avec son arsenal de mâchoires portables, de dents bizarres, ne constitua pas pour moi une réussite. Cela dura six mois comme je vous l'ai dit, cela paraît assez court, ce fut pour moi aussi long que la longueur des pires choses, un siècle à contempler les possibilités de la mastication. Mon père m'acheta un billet de chemin de fer, prit pour moi une pension à Paris, à Saint-Germain-des-Prés, et une inscription à la faculté de droit. Les oisifs

13 novembre 1964, à la Mutualité.

au sortir du bac font du droit, je fis donc du droit oisivement, et des sciences politiques. Cela n'était guère plus réjouissant que l'art dentaire, je n'avais pas la bosse juridique. Mes camarades non plus, à part certains d'entre eux dans cette école où l'on parlait déjà comme des diplomates: «*Cher ami! Comment va?*» Ce sont ceux là qu'on retrouve plus tard dans les consulats ou à la Cour des comptes. Non, ce n'était pas mon milieu. Moi, j'allais au cinéma quand j'avais des sous, je courais les filles de mauve vie, et je draguais dans la rue comme ça, pour rien et pour apprendre les hommes. Je me mis à apprendre le piano, tout seul. C'était difficile, sans aucun encouragement, sans savoir si je devais le faire, si j'étais fait pour ça. Moi, mon conservatoire, je me le suis inventé, dans ma chambre, avec beaucoup de peine et très peu de joie. C'est difficile d'apprendre, de comprendre; ce qui est encore plus difficile, c'est de faire comprendre aux autres. Les autres, c'était ma famille: ils ne comprenaient pas, c'était normal, c'était dans la ligne, un artiste c'est fait d'abord pour ne pas être compris. C'est la loi, on s'y fait et on grandit. J'ai toujours persévéré. Je savais vaguement, très vaguement, qu'il fallait que j'écrive de la musique, alors j'ai écrit un jour des paroles de chanson. C'était inaudible, du moins c'est ce qu'on me disait.

Un éditeur, au début de ma carrière, puisqu'il faut bien parler de «*carrière*», me rit au nez et me mit à la porte. Je mis très longtemps, après, à revoir un autre éditeur. L'ennui, chez ces gens-là, c'est que la plupart du temps ils n'aiment pas ce qu'ils vendent, ou plutôt ils n'aiment pas ce qu'ils ne croient pas être vendable; allez donc vous débrouiller avec ça. Un jeune artiste ne peut rien faire sans un éditeur, sans un «*manager*» si vous préférez. Heureusement que je pouvais chanter, heureusement qu'on m'écoutait aussi, dans certains cabarets spécialisés, bien que ne me présentant pas à mon avantage, au piano, n'ayant que ma tête pour exprimer ce que je disais forcément. Alors je faisais des grimaces. J'avais, de plus, les cheveux très longs et des lunettes, et une façon directe de chanter mes chansons que certains prenaient pour de la prétention, et qui n'étaient en réalité que de l'amour. C'est Paris qui m'a sauvé. Et ma femme Madeleine, que j'ai rencontrée un soir au bout du compte, de mes comptes. Ce n'était pas un éditeur, Madeleine, elle aime ce que je faisais, elle m'encourage, elle aime encore ce que je fais, elle m'encourage toujours, elle m'encourage même à venir vous raconter mon petit roman tous les soirs.

« La vraie, pissaladière, elle a un secret, maman me l'a donné. Les raviolis, n'en parlons plus. »

« Je hais les fleurs artificielles »

Aujourd'hui, j'ai envie d'arrêter un peu le roman de ma vie, qui n'est pas un roman, d'ailleurs. Mais comme je suis là pour vous parler de moi, je vais essayer de vous dire en vrac ce que j'aime dans la vie, ou dans ma vie, et ce que je n'aime pas. Je sais que vous avez envie que je vous dise ce que j'adore ou ce que je hais, c'est plus fort. Eh bien, allons-y. J'adore les spaghettis avec la sauce tomate et le parmesan, pas les spaghettis tristes et mal cuits. La pissaladière aussi. Si j'ai le temps, la prochaine fois je ferai comme monsieur Olliver, je vous donnerai la recette de la vraie, vraie, pissaladière: elle a un secret,

maman me l'a donné. Les raviolis, n'en parlons plus. J'adore les chiens. Ça, c'est autre chose. Tous les chiens. Je ne peux pas vivre sans chien. J'ai dû être chien dans une autre vie. Les chevaux, les éléphants, si un jour je suis très riche, vous voyez ce que je veux dire... Je vais finir par vous raconter ce que j'aimerais avoir. Non, ça aussi, c'est un autre chapitre. J'adore la vie, j'ai une peur atroce de mourir. Même très malheureux, je n'ai jamais voulu mourir. J'adore ma femme, aussi, et depuis si longtemps que cela revient à dire que j'adore notre fille. J'adore la musique, la belle musique. C'est tout. C'est beaucoup d'adoration. Eh bien, j'ai au moins autant de haines. Je hais la bêtise, sous toutes ses formes. Ça ne veut pas dire que je me pense, et veuillez me faire paraître, très intelligent. Sincèrement, je ne sais pas ce que c'est, d'être très intelligent. On est intelligent pour ceci ou pour cela, on est doué, on a du talent. Le génie, vous savez la phrase de Jacques Iber: c'est 5% d'inspiration et 95% de transpiration. Je hais l'ennui, et la bêtise distille l'ennui. «*La bêtise au front de taureau*», comme disait Baudelaire. Remarquez que je ne suis pas tellement d'accord avec lui, car je préfère personnellement le taureau au toréador. Enfin, passons. Je hais les gens faux et hypocrites, je hais la lâcheté, la lâcheté morale. Je ne hais pas celui qui fuit sous



1916-1993

24 août 1916 (16 heures): Naissance de Léo, Albert, Charles, Antoine Ferré à Monaco. Fils du chef du personnel du Casino. Dirige des orchestres imaginaires sur les remparts de Monaco-Ville.
1925: Interne (matricule 38) chez les frères des écoles chrétiennes du collège Saint-Charles de Bordighera en Italie.
1948: Ecrit avec Eddy Marnay les *Amants de Paris* pour Edith Piaf.
6 janvier 1950 (4 h du matin): Rencontre Madeleine, son épouse égypte, dans un bistrot.
1947: Premier contrat avec le Chant du monde, disques et éditions musicales.
1952: Compose un oratorio sur *la Chanson du mal-aimé* d'Apollinaire.
1960: Signe avec Eddie Barclay.
1961: Léo Ferré chante Aragon.
1969: Exil en Toscane avec Marie-Christine. Avec le temps, C'est extra.
1975: Produit et dirige désormais lui-même ses enregistrements.
14 juillet 1993 (10 heures): Décède. Inhumé le samedi 17 juillet dans le caveau familial du cimetière de Monaco.
2000: CID *Métamec*. Mathieu Ferré commence à rééditer l'œuvre de son père sur le label «*La Mémoire et la mer*».

Trop sage intégrale

En 16 CD dont trois doubles, Barclay remplace le coffret paru du vivant de Ferré (1989). Si celui-ci suivait un classement par année, le nouveau publie les chansons par album. Mieux présentée, cette intégrale restitue véritablement la conception des albums. Sortie à l'époque en 45 tours puis sur un best of, *Avec le temps* est ainsi incluse dans l'album *Amour anarchie* où elle était initialement prévue. Les chansons censurées font l'objet d'un CD. Et *A une chanteuse morte*, retirée à la demande d'Eddie Barclay, est réintroduite sur l'album *Une Chanson*. Un inédit, c'est maigre. «Je pense que Barclay n'est pas allé fouiner dans les archives, explique Mathieu Ferré. J'ai proposé de lire à mes frais les bandes en studio. Sans réponse. Soit ils ne veulent pas effectuer ce travail, soit ils ont perdu des bandes. Je ne sais pas s'il y a encore des inédits, mais le contraire m'étonnerait. Sur les trois ans que Léo passa chez Odéon et qui représentent quelques journées d'enregistrement, on a déjà retrouvé une chanson inédite, la Femme adultère, et une version inédite de Monsieur William en piano-voix. Alors, en quatorze ans chez Barclay...» Si l'intégrale est soignée, elle est malheureusement incomplète. On s'étonne de l'absence des enregistrements de poètes que Ferré mit en musique: Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, Aragon. «*A mon avis, c'est un coffret studio qu'il fallait faire, avec les live sur un autre coffret. Mais les "poètes" se vendant très bien...*»

Intégrale «Léo chante Ferré», Barclay/Universal.

... les bombes, car je hais la guerre. Je n'aime pas la musique dodécaphonique, qui, comme son nom l'indique, compte les demi-tons comme on compte les huitres à la douzaine. Je n'aime pas les meubles modernes, la pluie quand elle s'attarde, le plastique quand il quitte la cuisine et qu'il se prend pour un objet d'art, les académies, quelles qu'elles soient, car on y vieillit trop vite, les jurys. Je hais les jurys de toute mon âme, les critiques, quand pour faire un mot ils détruisent une pièce de théâtre ou un livre, les critiques à l'aise devant un art difficile. Je hais les foules muettes devant un pantin de la politique. Je hais, au fond, je hais ce qui est haïssable comme on dit, et cela fait beaucoup au bout du compte.

J'adore le soleil, tous les soleils, je hais les cours sombres et humides. J'adore les fleurs des champs, je hais les fleurs artificielles, j'adore les gens qui cueillent les fleurs des champs, je hais les gens qui achètent des fleurs artificielles. J'adore le vent, la nature, le bruit des choses de la vie simple, je hais le bruit des voitures devant ma maison et les trompettes de l'apocalypse quand elles font pin-pon pin-pon comme les pompiers et l'ambulance. J'adore l'air libre et que l'on respire à grandes gorgées avec un être qu'on aime et qu'on adore.

«Le plus possible la mer et la solitude»

Oui, j'aimerais avoir un éléphant et beaucoup d'argent, surtout si j'arrivais à avoir un éléphant. Alors, ça vous fait écrire des chansons comme *T'en as, moi pas, quand j'en aurai ça va changer*. Oui, j'aimerais avoir beaucoup d'argent pour me payer ce dont j'ai envie. Car j'ai oublié de vous dire, l'autre fois: je hais l'argent. L'argent qui fait que tout s'achète et tout se vend, l'argent qui fait que nous pensons tous à l'argent, alors qu'il faudrait penser à ce qu'on peut faire avec de l'argent.

Je ne suis plus pauvre, mais, avec les chansons que je fais, je ne serai jamais l'Aga Khan, et c'est bien dommage pour moi. Il faudrait que j'écrive des chansons qui se dansent. Il faudrait que je pense uniquement à l'argent: fais cela, ça te rapportera cela. Moi, je fais, après je vois. Souvent, je ne vois pas grand-chose. Il faudrait que je fasse des chansons commerciales comme on dit. Que j'aie, comme Trenet, «des relations mondaines, des relations d'affaires, etc.» Il m'arrive, comme ils disent, que certaines de mes chansons marchent, ce n'est pas ma faute. J'ai moi aussi mes petits tubes: *Paris Canaille*, *le Piano du pauvre*, *les Amoureux du Havre*... Il se trouve que ce ne sont pas les chansons que je préfère. Tous les auteurs vous diront d'ailleurs que c'est toujours ce qui n'a pas marché qui était le meilleur. Après tout, c'est peut-être vrai. Je n'aimerais pas avoir de yacht, 50, 80, 100 costumes, ma table chez Maxim's. Mais j'aimerais parader avec, chez moi accroché, un tableau de Goya qui me plaît, ou la plus belle table gothique, ou un miroir extraordinaire de Venise, où des tas et des tas de femmes et d'hommes se sont regardés avant le bal ou le rendez-vous. J'aimerais avoir un télescope aussi important que celui du mont Palomar, pour moi tout seul, et regarder la nuit les mondes lointains, à des millions d'années-lumière, et imaginer, imaginer...

Je n'ai pas le sentiment de la propriété. Et, si j'achète quelque chose, un objet, un meuble, une maison, j'ai l'impression de louer tout ça pour le restant de mes jours. Mais je sais bien qu'au fond rien n'est à personne, même avec l'argent. Il est tout de même réconfortant de penser que les envies, ça passe, heureusement, mais au fond ce qui est bon c'est d'avoir envie. On se découvre toujours de nouvelles passions: la voiture, ça, c'est ma dernière. J'ai eu telle-

«J'aimerais parader avec, chez moi accroché, un tableau de Goya qui me plaît.»



Léo Ferré, une dizaine d'années.

ment d'ignobles voitures d'occasion, et qui cassaient leur train - pardon, leur pont arrière - que, pour moi, une voiture qui n'est pas neuve, c'est aussi terrifiant que Dracula. Et puis, la voiture, c'est un peu la maison qui continue: dans ma voiture, je suis toujours chez moi; ailleurs, je suis chez les autres et ça m'ennuie.

J'aime la mer, la solitude et je me paie la mer et la solitude avec mon argent. Je n'achèterai jamais de cinéma ou de restoroute, mais le plus possible la mer, la solitude - ces choses-là s'achètent aussi. Et pourquoi pas?

«Je m'accuse»

C'est au fond très amusant de parler de soi. On s'aperçoit qu'on est un sujet inépuisable. Mais, pour dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, ça, c'est moins drôle. Enfin, je vais essayer, c'est mon confessionnal.

Je m'accuse d'avoir mauvais caractère. Non, on m'accuse d'avoir mauvais caractère. Vous voyez bien que je ne vais pas y arriver. Bref, tranchons la question, j'ai sûrement du caractère. Je suis violent, coléreux, souvent de mauvaise foi. Non, ces mots-là me chargent trop; disons que je dois avoir un tempérament typique de méridional, un peu emporté, un peu tout d'une pièce. Il n'y a que ma femme qui me connaisse bien. Elle me trouve énormément de défauts, mais elle m'appelle quotidiennement «mon ange» - alors...

Je suis très bon, très généreux, mais je peux être très méchant et très radin. Ça dépend des jours, du temps qu'il fait. Mais, pour tout vous dire, ça dépend **suite page 71**

Quand la postérité se frotte au maître

Après Brel et Brassens, c'est au tour de Léo Ferré d'être «hommagé». Produit pour les dix ans de sa disparition par la maison de disques détenant les tubes du poète, cet enregistrement accueille en priorité les chanteurs du label. Si l'exercice est difficile, tant l'interprétation d'un tel artiste imprègne les œuvres, chez Ferré elle s'accompagne en plus d'une dimension politique. Disons que lui seul parvenait à porter loin son anarchisme contestataire sans paraître ridicule. Sorti du personnage, cela donne souvent des lectures anachroniques, caricaturales, parodiques. Evitant d'entrée cet écueil stylistique, *Avec Léo!* est dans ce sens plutôt une réussite. Et qui réserve ses surprises. De Bashung revisitant reggae l'œuvre maîtresse *Avec le temps*, en Dionysos bousculant *Thank You Satan*, de Bernard Lavilliers impeccable avec *la Mémoire et la mer* à Miossec donnant à découvrir un Verlaine symphonique avec *O triste, triste était mon âme*, de Noir Désir ressortant l'inédit *Des armes* de son dernier album en Eiffel éclairant les litanies du *Conditionnel des variétés* d'un spot électrique, c'est un tremolo d'oiseau qui se distinguera. Avec *Mon Camarade*, déjà repris par Julien Clerc dans les années 70, Dominique A. offre le meilleur titre d'*Avec Léo!* Dans les mots d'un homme qui a toujours déclamé, il retrouve le ton juste qui parle à l'oreille.

Avec Léo! Barclay/Universal

L. P.

Léo, le Commandeur

L'œuvre impressionne les chanteurs d'aujourd'hui à la mesure des colères de l'homme. Témoignages.

Léo Ferré fait peur. Dix ans après sa disparition, l'homme avec les cheveux blancs qui postillonne, ce personnage de conte cruel, cet oncle imaginaire que les enfants préfèrent ne pas voir, dérange encore. Passionné toujours. Anar voulant déboulonner la société pour en préserver le patrimoine artistique (Beethoven, Ravel, Bartok), il a fait de son œuvre-vie un terrain de contestations s'animent dans le paradoxe et la contradiction. Éduqué à Bordighera (Italie) chez les frères, il accompagnait son anticléricalisme salutaire d'un refus de toute forme d'autorité qui ne s'écrivait pas sans une rigueur du diable.

Né le 24 août 1916, ce condisciple de François Mitterrand à Sciences-Po était attaché à un rythme de travail permanent. Comme son ami André Breton, il avait vu la guerre de près. Mais c'est Mai 1968 qui illustrera les idéaux d'un artiste ayant longtemps ramé pour naître soudain sous la figure du patriarche. «*Mon père avait deux ou trois disques de Ferré, relate Dominique A. Je l'ai donc écouté à mon corps défendant. Puis j'ai découvert un côté anar qui ne me plaisait pas trop. J'ai toujours éprouvé de la suspicion vis-à-vis des artistes gueulars.*» «*J'ai l'impression que c'était quelqu'un d'engagé, mais pas au sens syndical, poursuit Romain Humeau, au groupe Eiffel. Son engagement était au service de la condition humaine. Peu importe que ses textes aient été en accord avec sa vie privée. On n'est pas là pour juger si l'homme d'origine monégasque et le chanteur anarchiste étaient la même personne.*» Bashung: «*A une époque, je l'écoutais en complément du rock. On était plusieurs à avoir sous le bras les disques de Neil Young, Pink Floyd et Ferré. D'un côté, l'aspect novateur de l'électricité et de l'autre la littérature. Dans sa philosophie des bons rapports, il mélangeait la vie de tous les jours avec une poésie surréaliste. Il cassait les mots. Et autour de ces mots, il chantait, murmurait, parlait, il peignait un moule orchestral avec une liberté se foutant du minutage. Après ça, difficile d'écouter un petit groupe de pop rebelle.*»

Contrairement à Brel, dont l'écriture très classique était contrebalançée par des orchestrations aventureuses, Ferré, capable d'un tube dada avec les Moody Blues (groupe british beat planant à succès 70), posait des arrangements parfois music-hall sur des harmonies expérimentales. Si Ferré est dorénavant cité comme Gainsbourg au plan des références avant-gardistes, il entretient quelques points communs dans son parcours avec son homologue de la rue de Verneuil.

Léo aussi commence sa carrière sur le tard. Quand il arrive chez Barclay, il a plus de 40 ans. Un vieillard dans la chanson pré-yé-yé, qui paie le ventre creux son aspiration à travailler pour la postérité. Débutant en faisant acte d'allégeance à Apollinaire et à Baudelaire, il place finalement ses chansons auprès des interprètes en vogue sans jamais arrêter de souffrir d'un

manque de reconnaissance. Gainsbourg rêvait d'art majeur, Ferré d'orchestre symphonique — qu'il finit par diriger en Toscane. Tous deux ont adopté le talk-over comme dernier mode d'expression. Romain Humeau: «*C'est une poésie parfois clinique, presque journalistique, une forme que le rap a reprise par la suite avec ses formules incisives. Ferré a une écriture au couteau, beaucoup de texte, beaucoup de mots qui se bousculent sans forcément de rimes. Ce sont des textes qu'on peut chanter avec la sensation de les inventer au moment où on les chante.*»

On redécouvre aujourd'hui la modernité de Ferré comme à l'époque où il se produisait avec le groupe Zoo: avec la stupeur d'avoir failli passer à côté de quelque chose. D'abord, on ne comprend pas trop de quoi ça cause. «*Il ne chante pas si juste, si en rythme que ça, mais sa voix au-dessus de la musique, c'est comme quelque chose qui vit en soi,*» poursuit le chanteur d'Eiffel. *La Mémoire et la mer? La Solitude? Ici, pas de chanson avec une chute et une morale, ce sont des flashes émotionnels dans un dérèglement des sens.*

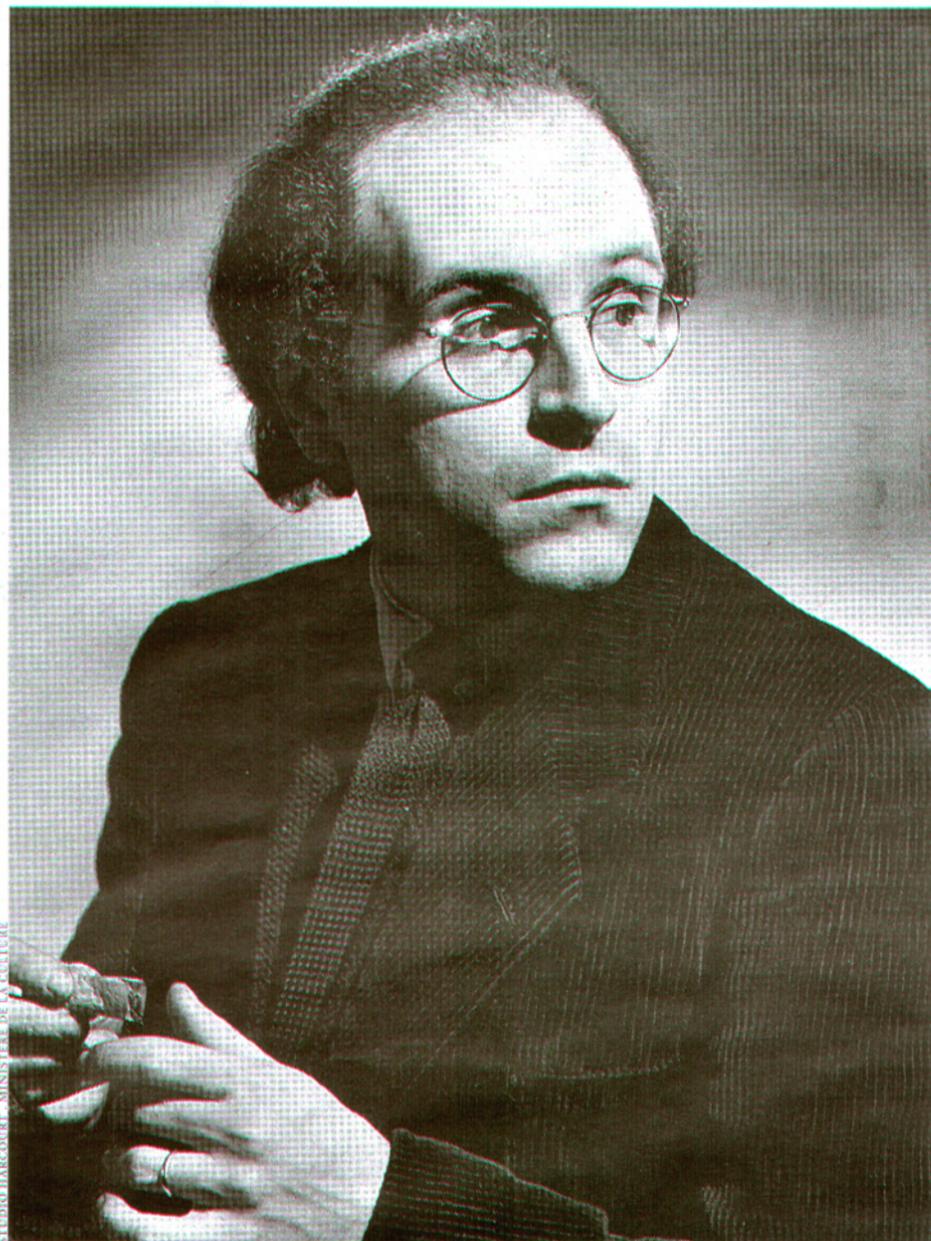
«*Le mélange de force et de poésie est parfois grandiloquent mais laisse des traces dans la tête des gens,*» juge Bashung. «*La manière dont il dit est peut-être plus importante que ce qu'il dit, complète Romain Humeau. Chez lui, le sens et la forme sont étroitement liés à un idéal. Plus que la révolution, c'est l'idée de se soulever, la fougue, la beauté du geste. Comme une belle passe au rugby, elle importe autant que le résultat.*»

Léo fait peur, mais «*c'est son hermétisme qui est beau. Il faut rentrer dans son œuvre, explique Romain Humeau. Une fois dedans, on y découvre des choses magnifiques. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui un tel artiste puisse exister, dans la mesure où le mot d'ordre culturel est: "Bouffe et tire-toi".*»

Léo Ferré avait peur des avions, des téléphones et de la publicité, il est mort le 14 juillet 1993. Dix ans ont permis de vérifier les visions alarmistes d'un homme en colère. «*Il racontait des choses terribles au plan social, sur la déshumanisation des choses et des gens, dit Bashung. A côté des petits plaisirs, il disait les mesquineries de la saloperie orchestrée. On aurait préféré que ce pessimiste ait eu tort...*»

Sur l'album hommage *Avec Léo!*, Bashung remonte *Avec le temps*, «*un bilan terrible de la vie. Il faut espérer ne pas finir sa vie comme ça, avec plus rien à aimer.*» «*Il ne faut pas totalement se foutre de la gueule des pessimistes. Je ne l'écoute pas tous les jours, mais parfois j'ai besoin d'un complice qui me comprenne. Alors je passe une de ses chansons.*» ●

«Ce sont des textes qu'on peut chanter avec la sensation de les inventer au moment où on les chante.»
Romain Humeau, chanteur d'Eiffel



Au studio Harcourt en 1947.



Avec Marie-Christine et Mathieu à Castellina (Toscane), en 1975.

LUDOVIC PERRIN

200000 CD par an

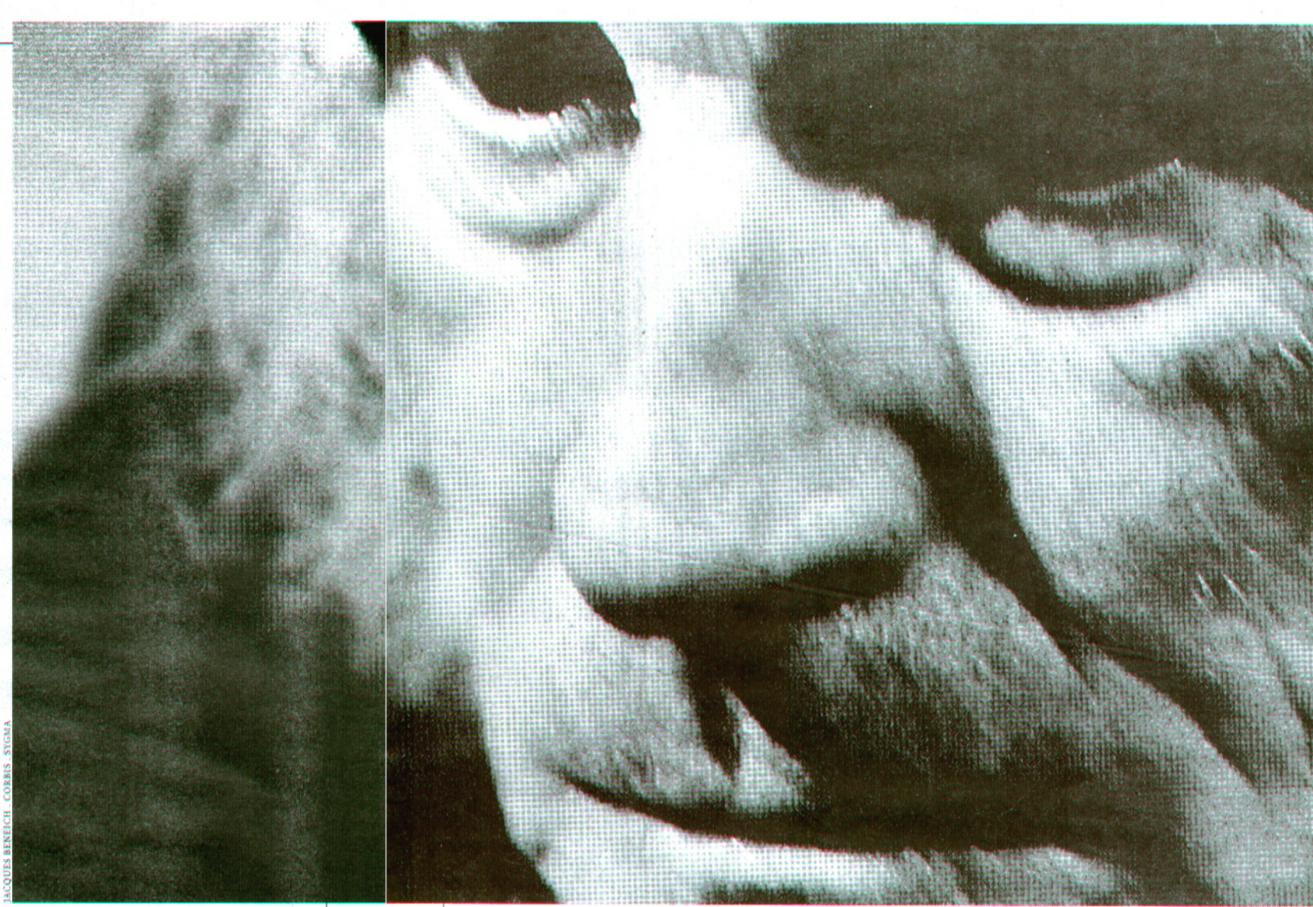
Ces dix dernières années, il s'est écoulé en moyenne 200000 disques par an de Ferré. Des ventes constantes se répartissant sur une cinquantaine de références chez Odéon (Sony Music), Barclay (Universal) et le catalogue indépendant géré par Mathieu Ferré («la Mémoire et la mer»). Bon an mal an, il se vend 7000 exemplaires du *Léo Ferré chante Aragon*. Pour les commémorations, la maison de disques a mis en magasin 50000 exemplaires d'un double CD compilation et 5000 exemplaires de l'intégrale *Léo Ferré chante Ferré* (lire page IV). C'est en effet Barclay qui détient jusqu'en 2025 les droits des succès: *Avec le temps, C'est extra*, *Jolie Môme*, et également *Paris canaille*, connu à l'étranger (Italie, Japon, Allemagne) — «mais Paris canaille, ça ne fait pas connaître vraiment Ferré», dit son fils. Depuis la sortie de l'album inédit *Métamec*, Mathieu Ferré gère, sur «la Mémoire et la mer», les disques parus après 1975: une vingtaine de références auxquelles s'ajouteront dès l'année prochaine les enregistrements qui tomberont dans le domaine public. En trois ans, il s'est écoulé 160000 disques d'une partie réputée hermétique de ce catalogue. L.P.

suite de la page IV surtout des autres. Je n'aime pas faire de la peine aux gens qui ne m'ont rien fait; mais ceux qui m'ont fait quelque chose, alors là je me régale. Cela dit, moi j'oublie très facilement. Mais, comme il y a ceux qui n'oublient pas, ça doit me faire un beau petit paquet d'ennemis, ça me fait aussi beaucoup d'ennuis. Je suis extrêmement orgueilleux. Il faudrait que j'aie le courage de vous dire: «Je suis extrêmement vaniteux.» Je ne l'ai pas, et, à bien réfléchir, et comme je suis très franc, je répète orgueilleux, pas vaniteux. Et puis au fond, soyons précis, regardons un peu le dictionnaire, c'est très intéressant les dictionnaires, on ne sait jamais ce dont on parle. «Vanité: désir de briller, de paraître.» Vraiment, non, je n'ai pas ce défaut. Et «orgueil», voyons ça... «Orgelet, orgiaque, orgie, orgue...» Voilà: «Orgueil: opinion très avantageuse de soi-même.» Avant de parler, retournez donc sept fois votre langue dans la bouche. Ce petit jeu terminé, je crois que je n'ai plus à vous parler de mes qualités, c'est fait. J'ai une sainte horreur de la critique, ça me donne des idées de meurtre. Dans le temps, j'envoyais aux journalistes qui m'esquintaient des télégrammes vengeurs, plus me intenant. J'ai sans doute vieilli, et puis il y a une race de journalistes qui disent des horreurs sur vous sous des faux noms, des pseudonymes pour employer un langage plus littéraire, avec des fausses adresses et un faux derrière aussi, alors les coups de pied forcément se perdent, n'est-ce pas. La bonne critique, celle qui vous encense, qui vous trouve génial, ça au moins ça fait plaisir. Ça vous reconforte, pourquoi dirais-je le contraire? J'ai un très grand respect du travail, de l'homme qui fait quelque chose à partir de lui-même; le critique, lui, se sert de ce qui est déjà fait, et cela me fait penser à une phrase d'un écrivain italien qui s'appelle Giovanni Papini: «Je voudrais être comme l'araignée qui tire de son ventre tous les fils de son œuvre; l'abeille méthodique et le miel sont pour moi le produit d'un vol.»

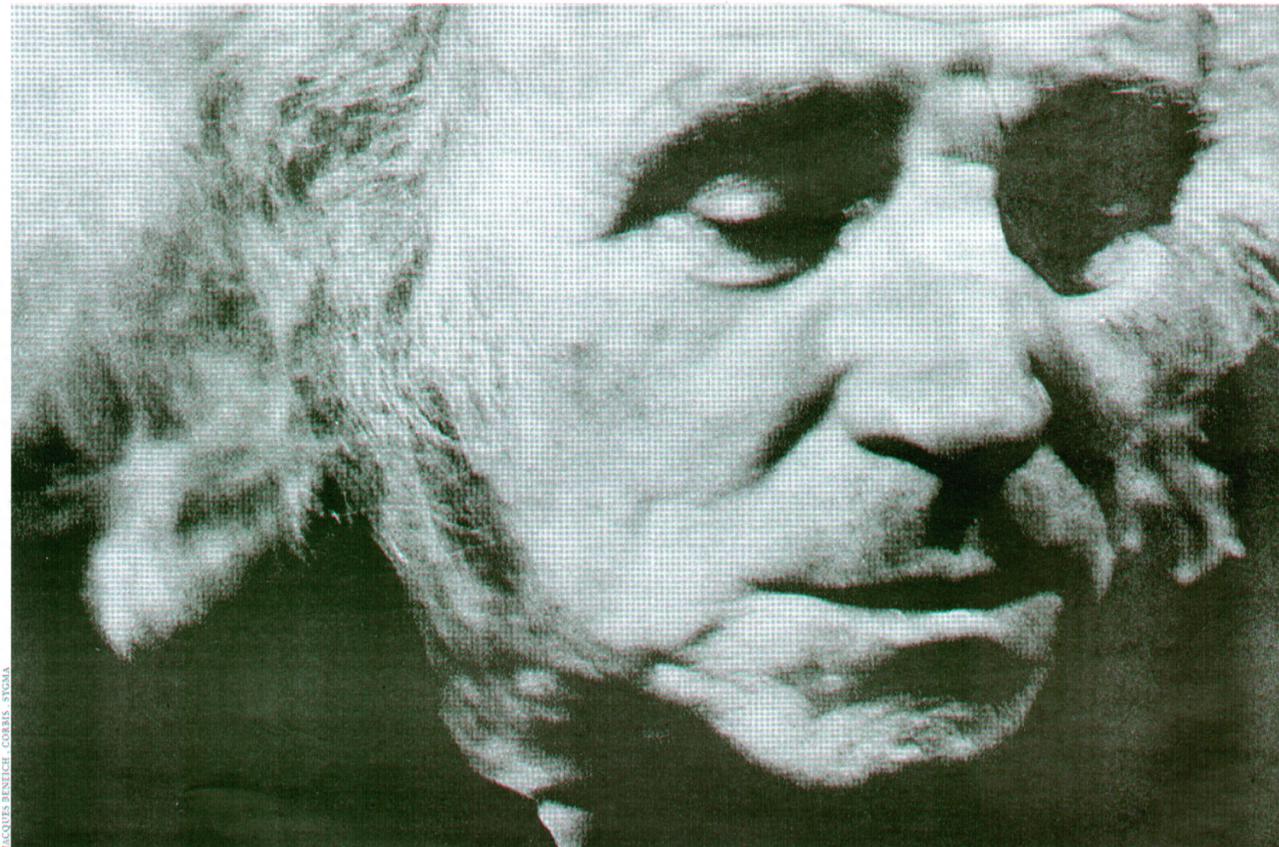
«Dans le passé, là, je suis très fort»

«Il n'y a que ma femme qui me connaisse bien. Elle me trouve énormément de défauts, mais elle m'appelle quotidiennement "mon ange" — alors...»

Je suis très casanier, je n'aime pas quitter mon antre. J'aime bien voir dans le ciel ces oiseaux de métal qui terrorisent l'azur et qu'on appelle avions, j'aime bien les voir mais d'en bas. Je n'ai jamais pris l'avion. Pourtant, il va bien falloir un jour le prendre, pour aller faire une télévision au Canada ou un récital au Japon, pour gagner de l'argent. J'attends donc que ce soit intéressant, pour au moins me payer ma peur. Je voyage donc par mes propres moyens, en pays limitrophes: Belgique, Suisse, Italie et Allemagne. Une fois l'Angleterre, par train et bateau. L'Angleterre, pour moi, c'est le bout du monde. Et ça l'était, effectivement. Je tournais le rôle d'un chanteur de cabaret au studio Ealing, à Londres, pour le compte de je ne sais plus qui. Je m'appelais Victor, je chantais *les Amoureux du Havre*. Et, en week-end, ma femme et moi partions aux *Hauts de Hurlevent*, au fin fond de la province anglaise. Et nous nous promenions dans les landes d'un autre monde, avec, à cinq heures, des thés superbes, un amour superbe aussi, qui commençait. L'Angleterre fut notre voyage de noce. Enfin, je ne suis pas un voyageur, mais un très bon client pour *Robinson Crusoe*, pour *Kon-Tiki*, pour



LOUQUE BENECH - COBIS - SYGMA



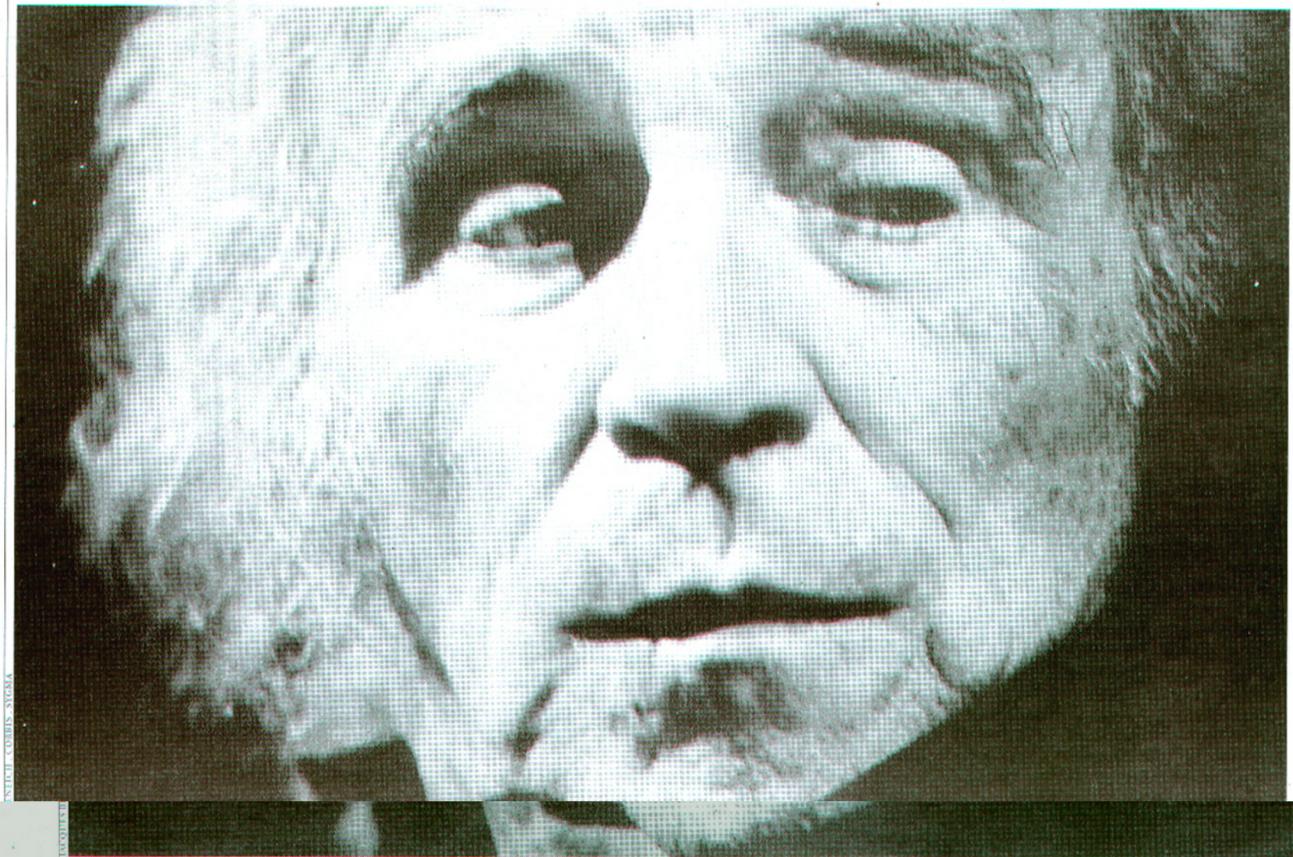
Le 9 novembre 1991.

«C'est très court une vie, mais la vie des autres, de tous les autres, quand on y regarde de très près, ça finit par être assez long. Moi, je m'allonge la vie en regardant vivre les autres. Les morts et les vivants, et même ceux qui vivront bien après moi.»

Marco Polo. J'adore les voyages des autres. Les miens, je les fais assis, ce sont les meilleurs, je pense. On peut fumer des cigarettes françaises et on n'a pas besoin de passeport. Et puis, il faut bien dire que je me suis nourri d'une extravagante littérature, de mers lointaines, de trésors enfouis. Je sais des endroits précis où dorment des montagnes de pognon, du vrai qui a une couleur jaune et qui for-

me le respect des autres quand vous en avez derrière vos fagots. Quand je rentre dans une maison au rez-de-chaussée, j'ai envie de piocher. Il y a partout des choses, des magots, des madeleines, des pères Noël. Et moi j'y crois, au père Noël, alors... Je suis heureux et je ne trouve jamais rien. L'important au fond, c'est de se dire qu'on peut chercher et qu'on peut trouver; cela suffit, ça distrait.

LEO FERRE © Mathieu Ferré



LOUQUE BENECH - COBIS - SYGMA

«Je suis allé dans le Moyen Age, dans l'île de Pâques, dans la chambre d'Henri VIII. Le passé, c'est passionnant. Ça donne l'impression de ne jamais être né, de ne devoir jamais mourir non plus.»

Donc, je voyage dans les livres, dans le passé, surtout dans le passé. Là, je suis très fort. Je suis allé dans le Moyen Age, dans l'île de Pâques, dans la chambre d'Henri VIII, et dans celle de certains papes aussi. C'est très intéressant — je veux parler des papes d'il y a longtemps. Le passé, c'est passionnant. Ça donne l'impression de ne jamais être né, de ne devoir jamais mourir non plus. On est là et on regarde. Et puis, on va aussi vite que la lumière, même plus vite, sans réservations, sans visas, sans valise. C'est très court une vie, mais la vie des autres, de tous les autres, quand on y regarde de très près, ça finit par être assez long. Moi, je m'allonge la vie en regardant vivre les autres. Les morts et les vivants, et même ceux qui vivront bien après moi.

Je fais ainsi des voyages-fiction. Je peux parfaitement fumer une cigarette à la terrasse d'un café en l'an 4000. Mon autobus à moi, c'est la quatrième dimension. Et puis, si je pouvais vraiment voyager en apportant ma maison, ma famille, mes livres, mes chiens, tout, et que ça ne fasse aucune difficulté... Mais l'inconnu, les malles, les hôtels, les visages étrangers, les parlers étrangers aussi, tout ça me décourage. J'ai fait un seul grand voyage dans ma vie, en Martinique. C'est très loin, très, très loin. J'en ai rapporté une allergie au rhum, au *ti punch* comme ils disent, et la certitude qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, à moins qu'on ne s'en invente un tout neuf. Mais là, alors, pour tout vous dire, c'est assez difficile. Les voyages, c'est pas mal quand on revient.

Ecouter

Les années Odéon, les enregistrements studio regroupés sur un coffret 3 CD, Sony. **Léo chante Ferré**, 16 livres disques dont trois doubles, Barclay/Universal. **Les années toscanes**, compilation (la Mémoire et la mer/Harmonia Mundi). **Avec Léo!**, CD hommage avec Dominique A, Alain Bashung, Brigitte Fontaine, Zebda, Katherine... Barclay/Universal.

Lire

«Léo Ferré, une vie d'artiste», Robert Belleret, Actes Sud; la biographie de référence. **«Testament phonographe»**, Léo Ferré, la Mémoire et la mer: les textes de l'œuvre. **«Benoit Misère»**, Léo Ferré, la Mémoire et la mer: roman autobiographique. **«Vous savez qui je suis, maintenant?»**, Léo Ferré, la Mémoire et la mer: recueil d'interviews.

Voir

Samedi Léo Ferré par lui-même, documentaire, Paris Première, 18 heures (rediffusé lundi à 0h10). **Dimanche Concert au théâtre des Champs-Élysées en 1984**, France 5, 20h40 uniquement en numérique. **Lundi Hello Ferré**, documentaire, 14h05, France 5, (rediffusé samedi 19 à 20h45). **Léo Ferré: les témoins de sa vie**, documentaire,

TV5, 21 heures. www.leo-ferre.com